L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux—No. 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE MATIN, 31 OCTOBRE.

THÉATRE DES VARIÉTÉS.

GIROFLÉ-GIROFLA.

La troupe d'opérette de MM. Grau et Chizzola doit faire ses débuts demain, au Théâtre des Variétés, par *Girofle-Girofla*, opérette en 3 actes de Charles Lecocq, autour de *Fleur de Thé* et de *La Fille de Madame Angot*. Nous ne connaissons la musique de cet ouvrage que par le bien qu'en ont dit les critiques de l'Ancien et du Nouveau Monde; nous savons seulement que la réputation de l'auteur est aujourd'hui égale à celle d'Offenbach et d'Hervé, les maîtres du genre. Tous ceux qui ont aperçu la musique vive et sémillante, si riche en gais et gracieux motifs de *La Fille de Madame Angot*, voudront aller entendre *Girofle-Girofla*.

Le livret qui nous a été remis nous permet de donner le sujet de la pièce.

Don Bolero d'Alcarazas &c., a deux filles jumelles, Girofle et Girofla qui se ressemblent tellement qu'on ne peut les distinguer qu'à l'aide du nœud bien que porte la première et du nœud rose que porte la seconde. Il doit les marier le même jour, Girofle à Marasquin, fils d'un banquier auquel Bolero doit 4 millions, et Girofla à Mourzouck, marque redoutable dont Bolero veut se concilier les bonnes grâces. Marasquin arrive la veille du jour fixé pour le double mariage et insiste pour se marier de suite. Pendant que le mariage s'accomplit, Girofla est enlevée par des pirates. Désolation de Bolero et de sa femme Aurore qui envoient l'amiral Matamoros à la poursuite des pirates; celui promet de ramener Girofla avant minuit.

Arrive Mourzouck, qui veut aussi se marier sans attendre au lendemain et qui fait tout trembler. Bolero et Aurore n'osent pas lui dire que sa femme a été enlevée, et Aurore imagine de mettre le nœud rose à Girofléé et de la faire épouser à la place de sa sœur, dont le retour arrangera tout. Delà une série de complications. Comme les parents ne pourraient produire au dîner qu'une femme pour les deux maris, ils enferment Girofléé et grisent leurs gendres. Girofléé qui s'est échappée, a été aussi grisée par ses petits cousins et le moment fatal arrive où il faut remettre les deux mariées à leurs maris. Une dépêche de l'amiral arrive, mais, à malheur, il a reçu une "pile épouvantable" et les pirates sont partis. Girofléé va rejoindre Marasquin, et Bolero enferme Mourzouck à double tour.

Le lendemain matin, Bolero et Aurore, pour calmer la fureur de Mourzouk, font encore jouer à Girofléé le rôle de Girofla, seulement pour la lui montrer, disent-ils à Marasquin, qui ne consent que par peur de son terrible beau-frère; mais la jalouse de Marasquin fait tout découvrir, et Mourzouk menace de faire casser le double mariage de Girofléé, lorsque Girofla, délivrée par Matamoros, reparaît pour rétablir l'accord.

Mademoiselle Geoffroy, qui remplit le rôle de Girofléé-Girofla, a obtenu un très grand succès à New York, et elle nous arrive avec une réputation déjà faite.

Mesdemoiselles Duparc, Hosdez et Kid rempliront les rôles de Pedro, Paquita et Aurore. MM. Ludovic, Roger et Duplan seront de Marasquin, Mourzouk et Bolero.

La direction annonce des costumes nouveaux et une belle mise en scène, et nous avons tout lieu de croire que la représentation de demain inaugurera très-brillamment la saison d'opérette que nous promettent MM. Grau et Chizzola.

Causerie Scientifique.

Le véritable remède contre le mal de mer est-il enfin trouvé? Cela me semble infiniment fort probable. M. le docteur Giraldès ayant eu à traverser plusieurs fois le Détroit et étant d'une constitution éminemment sujette au mal de mer, tenta, sur l'indication d'un de ses confrères de Boulogne, l'effet de l'hydrate de chloral pour prévenir cet horrible malaise. Sur le point de s'embarquer, il prit une quantité de sirop pouvant contenir environ 30 centigrammes de chloral, et il put accomplir la traversée de Boulogne à Folkestone sans éprouver la plus légère atteinte des effets ordinaires causés par le roulis et le tangage. Depuis, il a toujours fait usage, avant de s'embarquer, d'une potion contenant environ trois grammes de chloral, et jamais il n'a ressenti aucune des incommodités auxquelles il était ordinairement exposé.

Le mal de mer est un mal tellement affreux que toutes les personnes qui en ont souffert, seront heureuses, à la première occasion, de profiter de l'expérience du docteur Giraldès et de se mettre à l'abri des terribles inconvénients d'une traversée par une mer agitée, grâce à l'efficacité de l'hydrate de chloral. La formule à laquelle c'est arrêté le savant docteur varie évidemment avec l'agitation de la mer et les chances probables de maladie. Voici celle qu'il a adoptée pour une mer très mauvaise:

Chloral	3	grammes
Eau distillée	50	—
Sirop de groseilles	60	—
Essence de menthe	2	gouttes

Il prend la moitié de la potion avant chaque traversée.

Je crois qu'en définitive, la mer est exceptionnellement agitée, c'est rendre un signalé service aux voyageurs obligés de se rendre soit en Angleterre, soit en France, en leur faisant connaître le moyen simple et pratique de préservation découvert par un médecin des vaisseaux transatlantiques et vérifié sur lui-même par notre éminent docteur.

Tandis que nous sommes sur le chapitre de la mer, ne la quittons pas et voyons comment un savant anglais, le docteur Paton, prétend combattre un des plus épouvantables accidents qui puissent arriver aux voyageurs et aux navigateurs, soit qu'ils soient déjà vus de la côte, soit qu'au contraire ils soient encore en pleine mer. Je veux parler de l'incendie du navire. Quand le feu se déclare, ou du moins dès qu'on le reconnaît sur quelque point, il faut agir vite et promptement; souvent l'eau et même la vapeur sont impuissantes à arrêter les progrès du fléau et à empêcher la destruction complète du navire et la perte des passagers qu'il porte. Le docteur Paton espère avoir résolu le problème. Mais, en Anglais pratique, il s'agit non seulement à la vie des passagers, mais encore aux marchandises. En effet, l'eau et la vapeur, alors même que leur emploi est efficace, visent à conserver le vaisseau, mais elles ne contribuent nullement à préserver les marchandises, qu'elles détériorent même par leur action. Il fallait donc trouver un corps susceptible d'empêcher la combustion dans l'intérieur du navire tout en ne gâtant en aucune façon les marchandises et les effets de toute nature qu'il peut renfermer.

Ce corps, cet agent merveilleux n'est autre chose que l'acide carbonique. Le principe sur lequel s'appuie le docteur Paton n'est autre que celui sur lequel est fondée la fabrication de l'eau de seltz dans les ménages. Sur le navire, les seltz conservés qui par leur réaction réciproque doivent donner naissance à un énorme et rapide dégagement de gaz acide carbonique sont séparés et cependant renfermés dans des récipients disposés de telle sorte que, dès que le besoin s'en fait sentir, on peut, à l'aide d'une pompe, les amener au contact en présence de l'eau et leur faire produire, en une minute, une quantité d'acide carbonique telle, que près de 1,350 pieds cubes d'air sont immédiatement remplis impropres à entretenir la combustion.

Les expériences qui viennent d'avoir lieu ont réussi et paraissent concluantes; le feu intentionnellement mis à bord d'un bateau rempli de matières inflammables a été rapidement éteint. Reste à savoir si, voulant éviter un malheur, ne tombera pas dans un pire: si, voulant éviter Charybde, on n'échoura point sur Scylla: si, en voulant sauver des marchandises, on ne causera point la mort par asphyxie carbonique de quelques personnes qui auraient été épargnées si l'on avait employé un autre mode de sauvetage. Si les marchandises sont précieuses, la vie humaine l'est aussi, et l'on ne semble l'avoir oublié dans cette expérience.

L'Académie des inscriptions et belles lettres, avec M. Gaston Paris, s'éjouit des contes que depuis trois mille ans les peuples du vieux monde se racontent sous la feuite ou sous le chaume, modifiant certaines particularités du récit selon leur temps et leurs usages, respectant cependant assez le fonds pour que la donnée primitive se puisse reconnaître à travers le dédale des migrations des familles de l'ancien monde.

Hérodote, son histoire, raconte qu'un roi d'Egypte, Rhampsinite, fut tellement puissant et riche, amassa un tel trésor que, pour le tenir en sûreté, il fit bâtir un cabinet en pierre de taille et voulut que l'une des murailles sortît hors œuvre et en dehors de son palais. Mais l'ouvrier tailla et assit une pierre si habilement que deux hommes, même un seul, la pouvait tirer et mouvoir sur place.

Le travail achevé, le roi y amassa tous ses trésors, et quelque temps après l'ouvrier, sentant sa fin approcher, appela ses deux fils et leur dévoila comment, en bâtissant le trésor royal, il avait pourvu à leurs affaires, afin que, plantureusement, ils pussent vivre désormais. Il leur indiqua le moyen de tirer la pierre, leur donna toutes les mesures, et passa ennuité de vie à trépas. Ses enfants ne tardèrent point à profiter de ces renseignements et puisèrent largement dans les coffres du roi. Mais quand celui-ci vint à visiter son trésor, il s'aperçut qu'un autre que lui en profitait.

Ne voyant nulle trace qui pût le guider dans la recherche du voleur, il fit disposer tout autour de ses coffres des piéges aptes de le saisir. Les voleurs retournèrent et soudain l'un d'eux fut pris au piége. Connaissant le danger qu'il courait, il appela son frère, lui conseilla de lui couper la tête afin qu'on ne le reconnût point, et de ce tirer de là sain et sauf. Le frère pensa qu'il parlait sagement et exécuta son ordre, et retourna dans sa maison avec la tête de son frère.

Le lendemain le roi fut grandement étonné de voir un cadavre sans tête pris au piége, et fut d'autant plus effrayé, qu'il ne vit nulle part de vestiges d'entrée ni de sortie. Il ordonna de suspendre en un gibet, hors de la ville, le cadavre mutilé, mit autour une forte garde de soldats, et ordonna d'arrêter quiconque, par ses larmes ou par ses gestes, serait vu douloureusement affecté.

Alors le voleur chargé plusieurs ânes d'outres pleines de vin, il se dirige vers les soldats, lie conversation avec eux, les enivre, enlève le corps pendant le sommeil des gardes, à qui il rase à tous la barbe de la joue droite.

Rhampsinite, avisé de ce qui s'était passé, ordonne à sa fille de s'établir en un lieu public et de se faire raconter par tous les Egyptiens ce que chacun dans sa vie aurait fait de plus criminel en y mettant le plus d'adresse. Notre homme y alla, récita toute son histoire à la fille du roi, et quand celle-ci voulut le saisir et l'arrêter, il lui tendit le bras d'un mort et s'enfuit. Emerveillé de l'astuce et de la hardiesse de cet homme, le roi lui pardonna et alla jusqu'à lui donner sa fille en mariage, comme au plus capable de tous les hommes, car il avait dupé les Egyptiens, lesquels dupent tous les hommes.

M. Gaston Paris retrouve ce conte chez tous les peuples, aussi bien chez les Grecs que chez les Indiens, à l'extrémité de l'Orient. Les Tartares, autour du feu de leurs bivouacs, l'ont conté; nos pères, pendant de longues veillées d'hiver, sous le manteau de la cheminée, à la lueur vacillante de la lampe fumeuse, l'écoutaient avec plaisir. La brillante imagination des Orientaux en fait, dans les *Mille et une Nuits*, le conte d'Ali-Baba et des quarante voleurs, etc., etc.

CHARMOLUE.

FEUILLETON.

LA POIRE D'ANGOISSE.

PAR WILLIAM COBB.

XVII—Suite.

—Voyez-vous, ces damnés jeunes gens, ça veut de l'argent.....Tant que le père se laisse saigner, ça va bien. Mais si la caisse de papa se ferme, alors ça cherche.....par les mauvais moyens.....ça fait des billets.....et comme ça signature ne n'a guère cours sur le marché, ça prend celle d'un brave homme, connu pour être bonne paye.....et ça l'imite.....ça n'a l'air de rien au premier coup d'œil, mais les jurés sont si peu arrangeants....

—Un faux! cria encore le père Jacques, qui chancela....

—Voyez plutôt....

Et maître Blanchot tira de sa poche un papier timbré, à valeur de quinze cents francs, portant sa propre signature, si grossièrement imitée que Jacques, qui la tenait à l'envers, ne pouvait se méprendre au seul instant sur la falsification.

Le bonhomme Jacques était devenu livide. Ces sortes de gens ont une probité relative. Ce, qu'il voyait lui paraissait effroyable: c'était le crime dans toute sa hideur, c'était l'infamie se dressant comme un spectre devant cette âme quasi-naïve qui frissonna d'horreur. Et surtout le faux! c'est-à-dire ce qui, pour le monsieur d'argent, pour ce commerçant d'en bas, semblait la plus honteuse des flétrissures. Quand son fils était battu, quand son fils l'avait volé, il avait douloureusement pleuré.

—Là, il ne pleurait pas. Son visage avait pris des tons verdâtres, ses yeux, grands ouverts, ne laissaient voir que la prunelle blanche et sans vie, ses mains à demi contractées avaient des tressaillements incessants. On eût dit qu'il devenait fou. Blanchot eut peur. Ceci n'aurait pas été son alliaire.

Aussi se hâtait-il de prodiguer au malheureux les consolations banales qui lui venaient aux lèvres.

L'autre n'entendait pas. Pensait-il seulement? Oui. Mais à un seul mot, qui tintait avec des échos sourds et lourds dans son oreille et dans son cerveau. Ce mot c'était: BAGNE!! bagne!! bagne!! comme des sons de cloche sonnant un glas.

Il faut que le lecteur le sache immédiatement.

Toute cette scène était une atroce comédie. Rien n'était vrai. On torturait effroyablement ce vieillard, le bon, l'honnête au d'ouentrait, on tenaillait son cœur et ses entrailles.....et si Blanchot n'eût pas craint un instant de le voir tomber mort, ce qui eût dérangé ses plans, il eût difficilement réprimé un sourire.

Et voici comme.

Blanchot voulait l'argent du vieux pour tenter de fortes spéculations. David, qui était son ami intime, voulait l'argent du vieux pour s'amuser tout à son aise. Du là un complot. Blanchot avait une fille, pure et douce enfant, dont il ne s'était jamais soucié, et qu'il avait relégguée dans un pensionnat de campagne. En la lui ravant à David, par un mariage forcé, il se l'attachait à jamais, et la dot arrachée à Jacques tombait dans la souffre. David qui était sot et ne voyait pas aussi loin, avait applaudi des deux mains à la combinaison. Mais comment faire rendre gorge au vieillard?

Alors on avait inventé le faux....

Et on lui posait ce terrible dilemne:

—J'ai payé le faux, disait Blanchot. Donc je puis envoyer le fils aux galères.

Je conseus à anéantir cette pièce dangereuse à la condition que David épousera ma fille et que vous lui donnerez une grosse dot....

Quand il entendit cela, Jacques eut un moment d'espoir. Il y avait en lui un singulier sentiment. Quelque chose lui disait que maître Jacques était un crime contre quelqu'un; Il le connaissait trop pour ne pas pressentir l'avenir. Sans connaître la fille de Blanchot, il savait son fils indigne d'elle. Et ce vieil usurier, par une délicatesse que n'avait point le père, s'efforçait de la sauver de son fils.

Alors il plia, il supplia. Il offrit pour racheter le faux sans conditions, cinq mille, dix mille, vingt mille francs.

Blanchot se dit que puisqu'il offrait tant d'argent, c'est qu'il en avait plus encore.

Dont, il fallait d'autant plus que David épousât sa fille. La dot et un héritage (le père Jacques était vieux et rudement ébranlé par cette secousse), c'était le triple, le décuple qui lui viendrait aux mains.

—Mais on ne donne pas sa fille à un faussaire! criait-il.

—Bah!. il se corrigera, la leçon a été rude!

Tant et si bien que le père Jacques consentit, donna cinquante mille francs de dot à son fils, assista au mariage et tomba mort le soir même de la cérémonie. Quand on mit les scellés dans le bouge qu'il habitait, on s'aperçut qu'il avait tout donné, ce qui vexa considérablement l'honnête M. Blanchot.

Mais baste, c'était toujours cinquante mille francs, dont les quarante-cinq mille étaient entrés, par bon acte dûment enregistré, dans la maison Rubiot et Ce., soit quarante mille francs gagnés contre rien. Ce rien, c'était la fille que Blanchot avait livrée à David et dont il ne se souciait pas plus que d'une traite payée.

David était marié. On apprit alors que le vieux Jacques s'appelait Carter et appartenait à une famille israélite, établie depuis plus de deux siècles en Angleterre.

Qu'était donc la fille de Blanchot!

Elle se nommait Marguerite, était jeune, blonde, franche, honnête et ignorante de la vie. David la trouva gentille et s'en amourracha de la meilleure grâce du monde. Ce brandit disgrâce faire le galant. Ce la dura deux mois. Puis comme il lui restait dix mille francs, ses tentations furent promptes. D'abord sa femme manquait du *nécessaire*; elle l'enuyra vite. Il regrettait ses anciennes amies qui n'avaient point cette façon ridicule de rougir et de baisser les yeux.

Marguerite, maître soumise, ne se plaignit point. Et puis elle allait être mère et se consolait de l'abandon de son mari en songeant à l'enfant.

Pendant que cela se passait, Blanchot tripotait audacieusement. Mais, tout malin qu'il était, il n'eut pas la main heureuse.

Un mois avant que Marguerite donnât le jour à son enfant voici ce qui se passa.

Blanchot, ruiné, et accusé de banqueroute frauduleuse, s'enfuyait en Belgique.

David, exaspéré se vengeait sur la fille de l'improbité du père. Les scélérats sont impitoyables entre eux. Ne pouvant tuer Blanchot, David fendit la tête de Marguerite d'un coup de bouteille. La voyant à terre, il lui arracha ses boucles d'oreille, vola les quelques bijoux qui lui avaient été donnés en cadeaux de noce, appelant cela une restitution; puis, grâce aux quelques écus qui lui restaient encore, il gagna un port de mer et s'embarqua, croyant sa femme morte et ne songeant pas à l'enfant.

Il se trompait. Les bonnêtes femmes ont, paraît-il, la vie dure. Marguerite revint à elle. On la secourut. Comme le ennemis de son père et de son mari s'emparèrent de tout ce qu'elle possédait, on la mit à l'hôpital.

Elle guérit, et son enfant vint régulièrement au monde.

C'était une fille.

Au bout des délais réglementaires, on mit la mère et l'enfant à la porte du lieu d'asile, non pas cependant sans avoir fait, entrevoir à Marguerite que l'assistance publique pourrait se charger de son enfant.

Elle s'était enfuie, serrant sa fille contre sa poitrine, puis elle était allée droit devant elle sans savoir où. C'était chose horrible que ces désastres venant fondre en moins d'une année sur une pauvre créature qui, jusque-là, n'avait connu de la vie que les espérances naïves, les illusions irraisonnées, et qui, tout à coup, se trouvait plongée dans ce gouffre de ténèbres. Il lui semblait qu'elle marchait dans un cauchemar. Mais il est vrai que la maternité éveille, instruit et transforme la femme. Seule, elle eut pensé à mourir; mère, elle ne songea qu'à vivre.

Ainsi comença pour cette orpheline, presque veuve, une existence de travail et de misère contre laquelle elle fut surprise de se trouver forte. L'intelligence se dégagea et se développerent instantanément en elle, comme par révélation. Par quelles douloureuses péripéties elle eut à passer, ci sont détails inutiles à rapporter. Marguerite Carter travaillait nuit et jour et élève son enfant. Sa douceur et son courage lui concilièrent d'utiles sympathies, si bien que la misère disparut. Marguerite parvint à établir un magasin de merceric et de modes, à l'entrée de la rue Montmartre.

Ce n'était pas une grande affaire, mais elle gagnait sa vie et se trouvait heureuse: car l'enfant grandissait et, pourvu que sa fille eut tout ce qu'il lui fallait, selon l'expression si caractéristique du peuple, elle ne désirait rien de plus. Les années venaient. Marguerite était jolie, avons-nous dit. Les tentations ne lui manquèrent pas. Mais cette âme pure et vierge s'était tout entière donnée à la maternité. Les soupirants furent éconduits, et l'âge venant, Marguerite, à sa grande satisfaction, se vit enfin délivrée de ces continuelles obsessions.

Dix huit années s'écoulèrent. De David Carter il n'avait plus été entendu parler. Sans doute l'aventurier avait, par dans quelque coin ignoré du globe. La fille de Marguerite, à laquelle sa mère avait donné son nom, était devenue une belle et gracieuse enfant; elle avait toute l'âme de celle qui l'avait élevée. Comme elle, elle était craintive de la vie, heureuse de ce repos au milieu duquel elle avait grandi. Elle ne songeait à rien qu'à rendre à sa mère toute l'affection dont celle-ci l'avait comblée. Une seule fois, elle avait demandé à Marguerite ce qui était devenu son père; mais elle avait vu tant de souffrance sur son visage, que jamais plus elle n'en avait parlé. Du reste, pas un mot de plainte n'était sorti des lèvres de la délaissée. Pour elle, David n'existait plus.

Or, Desmare demeurait dans la maison de Marguerite Carter et occupait une chambre justement sur le palier de son appartement. Si ingénieux qui soient les romanciers, ils ne peuvent inventer d'autres hasards que ceux là qui se reproduisent éternellement. Un accident survenu au journaliste, un pied foulé, fit le trait d'union qui les rapprocha. La veuve et sa fille soignèrent leur voisin qui vivait seul.

Desmares était ce qu'on appelle en termes familiers, l'amoureux des onze mille vierges. Toute sa vie s'était subdivisée en un nombre énorme de passions féroces pour des femmes qu'il adorait pendant trois mois, se livrant à toutes les extravagances de l'amour fou, souffrant, jalousant, pleurant, arrivant jusqu'aux idées de suicide, et qu'il oubliait ensuite avec le même entrain pour une autre idole.

Voir la jeune Marguerite et en devenir passionnément épris fut pour lui l'affaire d'un instant, et il se sentit pris à toutes les folies dont chaque nouvelle passion était pour lui le signal obligé. Mais, tout à coup, il fut surpris. La vie des deux Marguerite était si calme, si simple, le caractère de la jeune fille témoignait d'une honnêteté si candide et si franche, ces deux êtres vivaient dans un ciel si calme qu'il n'y avait point de place pour l'orage et qu'à son grand étonnement Desmare ne put trouver aliment à ses exaltations ordinaires.

Comme il était intelligent et, au demeurant, le meilleur garçon qui fût au monde, la mère de Marguerite ne s'effraya pas outre mesure des sentiments dont l'expression éclatait dans les modes des actes de Desmare. Quant à la jeune fille, elle s'était prise de sympathie pour cet homme qu'elle n'avait vu tout d'abord qu'indifférent et malade, pour celui surtout qui le premier lui avait souri de certaine façon. Et cette sympathie s'était aussitôt traduite par de loyales poignées de main, par des rires joyeux à son arrivée, par toutes ces manifestations évidentes qui excitent de la part de la femme toute jolie de coquetterie. Ceci modifia, sans qu'il s'en rendit compte, les allures de Desmare. Ayant débuté par l'amour impatient, il en revint à l'affection et à l'estime. Si bien qu'un jour, était seul et s'interrogeant troublé, il se convainquit, lui-même qui l'aimait pour la première fois, dans la sainte ardeur nouvelle qu'il ne mot, et que de ce jour Desmare se sentit plus timide et plus respectueux.

Desmare avait fait tous les métiers. Orphelin de bonne heure et laissé à seize ans sur le pavé de Paris sans autre patrimoine qu'une éducation assez complète, il avait été successivement clerc d'huissier, commis de banque, employé dans une compagnie d'assurances, gérant d'une maison de commerce dont la faillite l'avait réjeté sur le pavé, puis litérateur à tout faire. Dans toutes ces encyclopédies il avait traité de botanique aussi bien que de numismatique, de littérature lourgoise, comme d'économie domestique. Très travailleur, il avait touché à tout et avait appris un peu de tout. Ce n'était pas un demi-savant, terme qu'à tort on applique avec dédain, sans se souvoir que la plupart des inventeurs ne furent que des *Rêonneurs*, cherchant au hasard, d'était un apte à tout. On trouvait sur les quais des *Langue des Rues* écrite par lui aussi bien que les Traités élémentaires d'algèbre composés pour les librairies d'éducation. Il était né pour le journalisme, et un des créateurs du reportage parisien.

Bon au mal an, il gagnait de six à dix mille francs. Avant d'avoir rencontré Marguerite, il les dépensait n'importe où et n'importe comment. L'amour vrai le rendit presque avare. Il était assez au fait des exigences de la vie pour comprendre que si l'argent ne fait pas le bonheur, il empêche du moins bien des malheurs, ce qui revient au même but. Et s'étant mis en tête d'épouser celle qu'il aimait, il travaillait à sa dot. C'était long, mais il était décidé à attendre.

(A continuer.)

AU PUBLIC.

Aux personnes qui souffrent de Rhumatisme et de Névralgies.

Témoignage local.

NOUS, soussignés, résidents de la ville de la Nouvelle-Orléans, avons fait l'essai de l'"Anti Rheumatic Mixture", de M. W. L. Jurgielewiz, et nous trouvé les vertus mentionnées dans l'annonce. Nous le recommandons avec plaisir aux personnes qui souffrent de rhumatismes et de névralgies.

Voir l'annonce.

James Regan, propriétaire des écuries du No 40 rue de la Baronne.
Stephen Krause, coin des rues Annonciation et Washington.
Charles Roemer, propriétaire du magasin selierie du No 991 de la rue Tchoupitoulas.
A. Guth, de la boulangerie du No 21 de la rue Fulton.
Charles Bühler, grocer, coin des rues Gén. Taylor et Nassains.
Capt. Boyd Robinson, 40 rue des Remparts.
Mme Ann O'Brien, 388 rue du Camp.
A. J. Wickes, 102 rue St-André.
Capt. Wm. Chalmers Jones, 469 rue Dryades
Eugène Erath, propriétaire du Pelican Brewery 305 rue Villeré.
George Steuernagel, 158 rue Villeré.
W. A. Kowalski, 159 rue Tchoupitoulas.
Jean Durand, 36 rue Gaienne.
Capt. Jas. A. Sylvester, 52 rue St Charles.
Mme M. J. Brun, sage-femme, 361 rue Magazine.
Mme E. Siebrandt, sage-femme, 224 rue du Camp.
H. H. Finegan, jaugeur en chef de la Douane des E. U.
O. T. Thoisman, grocer, 364 rue des Magasins.
18 mars—1 an.

Aux personnes qui souffrent de rhumatismes

Le grand nombre de personnes qui souffrent de douloureux rhumatismes a décidé un public nommé "ANTI RHEUMATIC MIXTURE" à changer pour le rhumatisme—qui seul soulage instantanément et, le plus souvent, guérit.

J'ai guéri, depuis quinze ans, des milliers de cas dans la Louisiane et à la Nlle-Orléans, grâce à l'emploi de ce remède merveilleux et, se rendant compte du succès, j'ai pris une bouteille à mon compte, pour obtenir le résultat. Le "MIXTURE" ne contient que les ingrédients connus comme étant les plus efficaces pour le rhumatisme et, si après la première bouteille le malade n'a pas trouvé le soulagement qu'il a pu rechercher, il n'est pas intéressé à la poursuivre. Ceux qui souffrent de douleurs rhumatismales, et ne trouvent soulagement à aucun remède, ne trouveront pas de remède qui leur apportera du mieux et viendront ajouter leurs témoignages à ceux des personnes qui lui doivent leur délivrance.

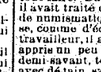
M. Jurgielewicz a en sa possession des centaines de certificats de guérison que lui ont fournis les personnes qu'il a soulagées, et qu'il montrera à quiconque le demandera.

A vendre par

W. L. JURGIELEWICZ,
Pharmacien au coin des rue Magazine et Thalie, Nlle-Orléans 1an.

Le grand Remède anglais.

Le baume de Syricum et les pilules toniques.



LA FAIBLESSE DES NERFS!

Quelque obscure que soit la cause qui contribue, qui rend si commune la faiblesse des nerfs—maladie dont presque la moitié de la population adulte est victime—nous acquérons, de jour en jour et d'année en année la triste certitude que les affections nerveuses, depuis la névralgie la plus légère, jusqu'à

L'abattement, l'épilepsie ou les crises,

augmente avec une rapidité effrayante.

Il n'y a pas de remède qui triomphe aussi vite de l'épilepsie ou des crises que le baume de Syricum et les pilules toniques.

Les maladies des reins

et d'autres maladies cèdent au baume de Syricum et aux pilules toniques.

Si les parties aqueuses de notre nourriture restent dans le corps, il en résulte de graves effets. Les mots ne contiennent donnent une idée des souffrances de ceux qui sont atteinte de maladies des reins, la gravelle, l'inflammation de la vessie et des membranes délicates des organes urinaires sont les conséquents du séjour de l'eau dans le corps.

L'ivrognerie,

Le baume de Syricum et les pilules toniques sont les seuls remèdes dont l'expérience a démontré l'efficacité pour les personnes qui ont abusé des liqueurs alcooliques; ils détruisent entièrement le penchant à la boisson et rendent les forces et la santé aux victimes de l'intempérance. Un seul essai le prouvera.

L'opium.

L'usage de cette drogue si pernicieuse, comme stimulant, par les hommes et par les femmes—drogue qui anéantit les organes de la digestion, bouleverse le système nerveux et abrutit l'être intelligent, a fait du

Baume de syricum et des pilules toniques

un véritable trésor, car ils détruisent le désir, ils rétablissent les nerfs et la santé même quand on a pris de l'opium en grande quantité et pendant des années.

En vente chez les pharmaciens.

Agents pour la vente en gros:

E. MONTEUSE & CO., Nouvelle-Orléans, La.
COLLINS BROS., St Louis, Mo.
JOHN D. PARKER, Cincinnati, Ohio.

Demandez le livre du Dr. G. EDGAR LOTTHROPS, Boston, Mass. 6tuil—1 an.

MT. JULES TARDOS, ex associé de la maison EDMUND DEKEYSER, Cincinnati, Ohio, et propriétaire du New Foundland Bitters, vient de reprendre la fabrication de son excellent Tonique. Il prévient les Marchands et le Public qu'il ne trouveront pas comme par le passé de livre, dans les caisses, n'ayant pas encore eu le temps de les la re imprimer. Mais le véritable et authentique New Foundland Bitters, ainsi que le "Pelican" et le "Pelican Bitters" JULES TARDOS, Jr., Propriétaire, Nouvelle-Orléans.

JULES TARDOS, Jr.
Slavtiqr. No 71 rue Tchoupitoulas.

VAPEURS.

LA COTE DU LAC.

Pour l'hiver.

Steamer de la malle des Etats-Unis. Entre Mandeville et la Nlle-Orléans.

Pour Mandeville, Louisbourg, Madisonville et Covington,

Le beau steamer,

CAMELLIA,

Transportant la malle des Etats-Unis, fera marcheur et à basse pression,

capitaine Wm. Hannover,

partira, ainsi qu'il est dit ci-dessus, le LUNDI et le JEUDI, à l'arrivée du train de dix heures du matin; le MARDI et le SAMEDI, à l'arrivée du train de 4 heures de l'après-midi; le DIMANCHE, à l'arrivée du train de 7 heures et demie du matin. Le LUNDI et le JEUDI, il ira jusqu'au "Old Landing", sur la rivière Tchefuncta, pour Covington. RETOUR: il quittera "Old Landing" le MARDI et le VENDREDI, à 6 heures du matin, Madisonville, le LUNDI et le JEUDI matin.

Le CAMELLIA fera son excursion du DIMANCHE, comme par le passé; il partira de l'extrémité du chemin de fer, à l'arrivée du train de 7 heures et demie du matin, et sera de retour le soir du même jour, à temps pour le train de 6 heures et demie.

Le service se fera régulièrement, à moins de mauvais temps ou de bassesses.

C. M. SORIA.

23 avril75—1an Au No 20 de la rue de l'Union.

Excursions régulières du Dimanche

Pour Mandeville, Louisbourg et Madisonville.

Le beau steamer

CAMELLIA,

transportant la malle des Etats-Unis, très fin marcheur et à basse pression, fera une excursion, le DIMANCHE, régulièrement, et partira de l'extrémité du chemin de fer, à l'arrivée du train de huit heures du matin. Pour plus de détails, s'adresser à bord du steamer, ou au No 20 de la rue de l'Union.

C. M. SORIA.

23avril—6m No 20 de la rue de l'Union.

Paquebot de la malle, pour Vicksburg.

Départ les SAMEDIS, à 4 p. P. M.

Pour Vicksburg, Davis Bend, Natchez et tous les débarcadères intermédiaires.

Le bateau à vapeur

NATCHEZ,

T. P. Leathery, capitaine,
J. F. Muse, commis,

se rallant, à Vicksburg à la ligne Parlant pour les rivières Yazoo, Talladatchie, et à la ligne Anchor pour Memphis, Cairo et St-Louis.

Pour frêt ou passage, s'adresser à bord ou à

FRED. JANNEY, 17 Commune et
HITE & CARLIN, 4 rue Tchoupitoulas.

Le soussigné prend le frêt et signe les connaissements pour Trenton, Monroe et toutes les stations du chemin de fer de Vicksburg, de Shreveport et du Texas.

W. B. BROCKETT, agent.

18sept— Au No 38 de la rue des Magasins.

Nouvelle-Orléans et Grand-Ecore Packet.

Jour de départ, tous les mardis, à 5 P. M.

Pour Port de Bussey, Barbin, Normandie, Alexandrie, la Rivière aux Cannes, Montgomery, Grand Ecore ainsi que tous les débarcadères intermédiaires, le bateau à vapeur

C. H. DURREE,

R. SINNOTT, capitaine, GEO. C. HAMILTON, com
Pour frêt ou passage, s'adresser à bord ou à
N. M. BRIDGE, 14 rue du Camp,
HITE & CARLIN, 4 rue Tchoupitoulas,
BRITTON & EPPLER, 106 rue Commune,
ADAMS & WORK, 9 Commercial Place.
24 déc—1

Opelousas.

Paquebot régulier des Opelousas.

Départ, tous les JEUDIS, à 5 heures P. M.

Pour Washington, Opelousas, Port Barré, Simmsport, Cut Off, Bayou Courtableau, Alchalafaya et du Bayou Courtableau. Le bateau à vapeur

FILETA,

C. C. Fickes, capitaine.
A. Meynier commis,

Il prendra du frêt et des passagers pour tous les débarcadères du Bayou Courtableau, depuis frêt pour la Côte.

Pour frêt ou passage, s'adresser à bord ou à
HITE & CARLIN, No. 4 de la rue Tchoupitoulas.
LOW & DEACKE No 26 de la rue du Camp.
11 sept—1

OPELOUSAS.

Départ régulier tous les Mardis à 5 h.

Pour Washington, Opelousas, Port Barré, Simmsport, Churchville et tous les débarcadères sur l'Atchafalaya et du Bayou Courtableau.

BERTHA,

H. H. Broad, capitaine
T. Jobin, commis.

Ce bateau laissera la Nlle-Orléans comme il est dit ci-dessus, prenant du frêt et des passagers pour tous les ailerages du Bayou des Glaises, laissant la jonction avec le bateau A. Minnie de Simmsport.

Pour frêt ou passage, s'adresser à bord ou à
BRITTON & EPPLER.
Tout frêt pour le Bayou des Glaises sera délégué à Simmsport ou Big Bend Landing.

Paquebot de la Nlle-Orléans, de la côte et de Baton-Rouge.

Départ tous les LUNDIS, à 5 heures P. M. et VENDREDIS, à 10 h. A. M.

Le nouveau bateau à vapeur

H. L. HODGE,

Capitaine JAS. P. MCELROY.
Commis F. BERGERON.

Il descendra tous les DIMANCHES et JEUDIS le jour. Pour frêt ou passage, s'adresser à bord ou à

E. O. MILANO,
No 30 de la rue du Canal

Paquebot semi-hebdomadaire, régulier de Baton-Rouge, Plaquemine et la Côte.

Le bateau à vapeur

LESLIE TAYTON,

Capitaine Alisp Jumel, M. Kennison, commis, partira de la Nlle-Orléans tous les MERCREDIS, à Midi, et tous les SAMEDIS, à 3 heures P. M. Retour: départ de Baton-Rouge tous les JEUDIS et tous les DIMANCHES soir.

Ce bateau prendra du frêt à un tarif aussi bas que n'importe quel bateau sur cette ligne.

12 mai—

Paquebot de la Nouvelle-Orléans et de Donaldsonville.

Départ de la N.-O. Départ de Donaldsonville
Le Samedi, à midi, Le Dimanche à 4 A. M.
Le Lundi, Le Mardi, à 8 h. A. M.
Le MERCREDI, à midi, Le JEUDI, à 3 h. A. M.

Le bateau à vapeur

SAINT JOHN,

Capitaine, F. BERGERON.
Commis, E. Lanlanc.

Pour frêt ou passage, s'adresser à
E. O. MILANO, agent,
No 30 de la rue Conti.

Paquebot de la côte et du Bayou Lafourche.

Départ, le MERCREDI et le SAMEDI, à 5 heures P. M.

LA RA No 18,

un marcheur, capitaine T. L. TAYLOR, Claborne Dogis et J. B. Landry, commis.

Le service commencera SAMEDI, 23 octobre 1875. 2oct—

Paquebot de la Côte et de Lafourche, jusqu'à Thibodeauxville.

Trois fois le semaine. Pour la côte et Lafourche

Le bateau à vapeur

HENRY TETE,

Capitaine, J. A. Lacoste.
M. H. Landry et M. H. Claver, commis.

Départ de la Nouvelle-Orléans tous les MARDIS, JEUDIS et SAMEDIS à midi.

Retour: départ de Thibodeauxville les MERCREDIS, VENDREDIS et DIMANCHES matin. Il descendra la côte tous les MARDIS,